

Dans les prémices de l'Histoire, lors que les êtres humains étaient des créatures insignifiantes, ils vénéraient des divinités qui changeaient de noms au fil des âges et des civilisations. Les anciens Grecs nommèrent ces divinités les Titans.

Ils se mirent, quant à eux, à vénérer leurs successeurs qu'on nomme encore aujourd'hui les dieux grecs. Mais, environ mille deux cents ans avant que naisse Jésus de Nazareth, une nouvelle religion se fit jour, une religion dont les fidèles, encore aujourd'hui, ne vénéraient qu'un seul dieu. Cette religion est le judaïsme.

Plus tard, le nommé Jésus de Nazareth, adepte du Dieu unique, se fit prophète, créant à son tour une nouvelle religion, le christianisme.

Les dieux grecs, quant à eux, étaient toujours vénérés par les Romains qui avaient changé leurs noms.

En l'an de grâce 313, l'empereur Constantin I^{er} accorde aux chrétiens le droit de pratiquer leur culte. En 321, il est considéré en fidèle de Jéhovah. En 330, sa cour se convertit à son tour.

Dès lors, peu à peu, le culte des anciens Grecs est relégué au rang de mythe et les anciens dieux ne sont plus vénérés...

EXTRAIT

1. L'armée du jour unique

Neuvième jour du onzième mois de l'an de grâce 1111 du calendrier julien.

Quelque part dans le sud-est de l'Europe.

Deux jeunes femmes, chacune dissimulée sous une cape, l'une couleur du jour, l'autre de la nuit, se hâtent dans la lande.

« Perséphone*¹, dépêche-toi ! S'il nous voit, tout est perdu. »

À ces mots, l'épouse d'Hadès* soupire et presse encore le pas.

Comment pourrait-Il ne pas les voir ? Il a acquis tant de puissance ces derniers siècles que tout espoir semble vain.

Le temps est glacial, les gelées matinales s'attardent, on se croirait déjà en janvier. L'hiver sera rude, l'hiver sera long. Tout est blanc.

Quelques masures desquelles s'échappe une fumée, elle aussi de la couleur de la neige. Par ce froid et par cette heure, il y a encore peu de paysans dehors. Les bêtes sont rentrées dans les étables. S'il jette son regard sur ce bout de terre, Il ne verra qu'elles.

— Maudit Borée* ! Je jurerais qu'il nous a trahies pour être si cruel !

— Tais-toi donc et avance. S'il nous entend et que nous sommes découvertes par ta faute, ce sera toi la traîtresse. Borée fait son devoir.

1. Les noms marqués d'un astérisque renvoient à une entrée dans le lexique de fin.

Sortie du Tartare

— Tu aurais pu en appeler à Hélios*. La marche aurait été moins rude.

— Notre marche n'a pas à être douce, c'est un sauvetage. Hélios en novembre. Tu n'y penses pas ! Ne sois pas sotte. Nous devons être discrètes, pas attirer les regards sur nous. À présent, tais-toi.

Perséphone ne releva pas l'insulte. Plus encore que le froid ou la rudesse de sa compagne de route à son égard, ce qu'on attendait d'elle la travaillait. Les objections d'Éos* étaient des évidences et ses propres plaintes n'avaient pour seule vocation que d'être des dérivatifs à ses angoisses. Dérivatifs maigres et vite balayés par Éos, certes, mais dérivatifs tout de même.

Depuis qu'Hadès ne régnait plus sur les Enfers*, mais était emprisonné avec les autres dieux majeurs dans le Tartare*, elle n'était plus descendue dans le monde souterrain. Ses nouveaux maîtres la terrifiaient. Et on attendait d'elle, elle qui connaissait par cœur le royaume des morts et y était connue de tous, qu'elle s'y fraie un chemin *incognito* avec Éos et délivre son époux et les autres dieux. Mais comment ? Et comment l'aurore de qui naît la lumière en ce monde pourrait-elle passer inaperçue dans le royaume de l'ombre ?

Leurs pas, à la fois rapides et réguliers, martelaient le sol, semblaient donner sa cadence au vent.

Perséphone pesta à nouveau contre Borée qui mettait bien trop de cœur à l'ouvrage à son goût. Alors même que sa protestation n'était pas achevée, un léger bruit provenant de l'orée du bois tout proche se fit entendre. Elles sursautèrent et se retournèrent dans un même mouvement.

Des loups les miraient, affamés déjà par la cruauté de la saison qui pourtant ne faisait que commencer. Leurs yeux d'or ne se laissaient ébranler d'aucune rafale, même quand Borée semblait vouloir chanter à leur place. Ils transperçaient la distance qui les

séparait des deux jeunes femmes et les absorbaient comme s'ils avaient été à leurs pieds. Leurs corps tendus qui se devinaient à peine dans les fourrés étaient prêts à s'élancer. Des têtes immobiles qui fixaient la pâture prochaine, une langue sortait parfois, passant avec entrain sur les babines.

Perséphone et Éos prirent leurs jambes à leur cou. Il y avait des kilomètres encore à parcourir, par les champs, par la forêt. Nul abri ne se présentait à leur vue ou à leur mémoire. Derrière elles, les pattes des loups pilonnaient le sol sans faillir et avec la plus grande ardeur. Elles accélérèrent de plus belle et regrettèrent de ne pouvoir en appeler à Artémis* pour calmer les animaux. Elles pénétrèrent dans une nouvelle forêt. Les arbres, les fougères, les branches cassées et les racines sortant du sol ralentissaient leur course sans amoindrir celle des loups. Perséphone et Éos se voyaient déjà dévorées, leur mission achevée avant même d'avoir commencé. Elles aperçurent un logis dans une petite clairière.

« Ouvrez ! crièrent-elles bien avant d'y être. Ouvrez ! »

Un volet s'entrebâilla, puis la porte se déverrouilla prestement. Les deux femmes coururent droit dessus avant de refermer derrière elles.

Le souffle coupé par l'effort et la peur, elles mirent du temps à pouvoir articuler un mot.

— Que font deux jeunes femmes avec d'aussi belles capes d'aussi bon matin par la lande ? demanda celui qui leur avait ouvert.

Éos qui à l'évidence reprenait son souffle plus vite que Perséphone remarqua que l'homme en question portait un habit clérical et songea à l'ironie de la situation, aussi bien qu'à sa dangerosité.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, monsieur, nous rejoignons de la famille à quelques hameaux d'ici. Nous vous savons gré de nous avoir ouvert.

Sortie du Tartare

— Vous êtes donc seules sur les chemins ?

— ... Si on excepte la compagnie des loups... répondit Perséphone avec une pointe de sarcasme dans la voix.

— En ce cas, demoiselles, puisque vous me devez la vie, il serait normal que vous m'en remerciiez convenablement.

Son ton, son regard, son sourire en coin, trahissaient la lubricité de son idée. Les loups d'un côté, cet homme de l'autre, Éos en eut un haut-le-cœur.

— Prêtre de Celui qui règne seul, nous repartirons sitôt le danger écarté. Ne te mets pas à dos le mari de celle que tu vois ni ses parents, dit-elle en désignant Perséphone. Ton sort serait scellé.

L'homme fut surpris autant par la façon dont il avait été appelé que par la mise en garde qui lui était faite. Il revint à des pensées plus saines et ne fit plus ni allusions ni gestes inopportuns. Au contraire, prenant dès lors ses visiteuses pour deux riches étrangères voyageant dans l'anonymat, il fit preuve d'une prévenance obséquieuse à leur égard. Il avait déduit de ces paroles que Perséphone devait appartenir à une puissante famille qui venait de la marier à un homme de haut rang qu'elle s'en allait rejoindre avec sa chaperonne. Pourquoi étaient-elles à pied et sans escorte ? Pourquoi son mari n'était-il pas allé la chercher ? Il ne lui appartenait guère de le savoir. Mais peut-être, s'il les traitait assez bien, glisseraient-elles pour lui un mot qui l'élèverait dans la hiérarchie ecclésiastique. Aussi ne ménagea-t-il pas sa peine.

Le logis était petit et sombre, quoiqu'Éos, sans le vouloir, y faisait pénétrer de la lumière. Elle craignait que le prêtre ne s'en aperçoive, mais tout à ses attentions, il ne se rendit compte de rien.

Le mobilier était minimal. Une paillasse dont sortait une odeur de moisi malgré le froid, une table, un coffre tout juste orné en guise de banc.

Une seule chandelle éclairait la pièce qui constituait l'entièreté du logis.

Il leur proposa de se reposer sur sa paille le temps qu'elles voudraient. Elles refusèrent. La tête toujours plus basse, la voix toujours plus suave et avilie, une main frottant avec intérêt les phalanges recourbées de l'autre, il ne cessa pas ses aimables propositions. De l'eau fraîche du puits, une demi-miche de pain, une cuillère de gras de bœuf et même un morceau de viande séchée. Rien n'intéressait Éos et Perséphone qui déclinèrent tout.

C'est alors que Perséphone se souvint de ce sur quoi elle était assise.

— Nous voulons bien de votre sel.

— Mon sel ? reprit-il aussi surpris qu'inquiet.

— Oui, c'est ça. Votre sel.

Éos ne comprit pas davantage la requête, mais renchérit :

— Dans ce coffre, vous avez bien du sel. À moins que vous ne préféreriez qu'on dise à son mari que...

— Mais non, voyons ! Mais non, mais non. Prenez tout ce qu'il vous faut. Je vous en prie. Je serai heureux de vous aider à rejoindre monsieur votre aimable mari de quelque façon que ce soit.

— Bien, fit Perséphone en se levant. Je crois que les loups sont partis à présent. Nous avons déjà abusé de votre hospitalité trop longtemps.

— Mais non, voyons. Accueillir ainsi de nobles dames est un honneur.

Éos se leva à son tour, le prêtre ouvrit le coffre et en saisit une bourse de sel qu'il tendit à Perséphone dans une grotesque révérence.

Elles se retinrent d'éclater de rire. Cependant, Perséphone aperçut d'autres bourses dans le coffre et en demanda une seconde. L'homme fit une moue de dépit, puis s'exécuta. Après quoi, elles le quittèrent.

Sortie du Tartare

Quelques pas dans la clairière plus tard, Éos fit remarquer que les loups ne devaient pas être loin.

— Tout à l'heure, tu me pressais pour que nous arrivions à temps et là, tu aurais voulu rester avec cet immonde personnage ?

— Tu as raison. Toutefois, il me paraît plus simplet que dangereux.

— Il vénère le traître. Si quoi que ce soit Lui revient aux oreilles, nous sommes perdues.

— Tous les mortels ici vénèrent le traître. Son aide nous a sauvé la vie.

— Qui est-ce d'après toi ?

— Comment veux-tu que je connaisse le nom de ce prêtre ?

— Pas le prêtre ! Qu'ai-je à faire du nom d'un mortel ? Je parle du traître.

— Si je le savais...

Le reste de la journée se passa sans plus croiser ni mortels ni bêtes, et elles s'installèrent pour la nuit dans le creux laissé par les racines d'un arbre mort.

Perséphone se réveilla en sursaut, persuadée qu'on les surveillait. Éos ne put l'en faire démordre et elles se remirent en route malgré le froid, la fatigue et l'obscurité qui enveloppait tout.

Éos s'arrêta à l'orée de la forêt. La lune, à moitié remplie, dominait le ciel. Partout, un voile nuageux, qui ne comptait qu'un seul trou par où apparaissait l'astre. Séléné* les verrait à coup sûr. Peut-être cette percée était-elle d'ailleurs là pour ça. De quel côté était-elle ? Du leur ou de celui du traître ? Impossible de le savoir, impossible de lui faire confiance.

Éos voulut connaître l'heure qu'il était. Bientôt, elle apporterait sa clarté au monde et personne ne pourrait rien soupçonner. Mais

le temps n'était pas encore venu, il était encore à la nuit. Euros* souffla avec une douceur qui ne lui était pas habituelle, fermant ainsi les nuages sans transir la plaine plus que de raison.

La nuit s'acheva, la lumière crût et la journée nouvelle se déroula dans la monotonie de la marche.

Enfin, alors que l'après-midi s'achevait et voyait déjà grandir l'ombre, Éos et Perséphone arrivèrent à destination : l'entrée discrète d'une grotte, à peine assez grande pour laisser passer un chien. D'après Perséphone, une des ouvertures secrètes des Enfers.

— Crois-tu qu'il se doute de quelque chose ?

— Il serait déjà là si tel était le cas. Nous allons passer la nuit ici. Demain, dès que j'allumerai le monde, tu en profiteras pour descendre aux Enfers et tu...

— Comment ça, je ? Tu ne viens pas avec moi ?

— Je suis l'aurore, comment pourrais-je passer inaperçue dans le royaume des morts ?

— Je n'y arriverai pas seule !

— Bien sûr que si !... Et de toute façon, tu n'as pas le choix.

Perséphone fulminait. Autant la présence d'Éos dans ce lieu de toute obscurité les aurait perdues, autant l'idée de traverser seule le royaume de son époux déchu la tétanisait.

11 novembre 1111, peu avant l'aube.

Les deux femmes étaient debout devant l'entrée de la caverne, angoissées chacune par sa mission, attendant l'heure, n'osant briser le silence de peur de précipiter le temps vers son accomplissement.

Éos, enfin, se décida.

Sortie du Tartare

— Plus que quelques instants. Hélios va commencer sa course sur son char et moi je ferai lever la nuit. Alors, l'armée du jour unique se dressera jusqu'à ce soir et Il sera occupé à les tenir. Ce sera le meilleur moment pour toi d'agir.

— Je sais tout ça autant que toi.

— Ça m'aide de le redire... Et toi, me confieras-tu enfin pourquoi tu as pris ce sel ?

— Les satyres* détestent le sel. Ils le fuient comme la peste.

Éos esquissa un léger sourire d'assentiment. À ce moment-là, Hélios commença à poindre. Elle ouvrit les bras en grand, paumes tournées vers le ciel et l'aurore se fit.

Les deux femmes se regardèrent droit dans les yeux, puis Perséphone entra dans les Enfers.

Éos lui rappela juste d'être revenue avant la fin du jour. Il était trop tard, le voile invisible qui séparait les deux mondes était franchi, Perséphone n'entendait plus.

2. Le royaume des morts

Le tunnel était bas et étroit, Perséphone tenait à peine debout. Cette première partie était secrète, les risques d'y croiser quelqu'un étaient faibles. Plongée dans les ténèbres, elle se dirigeait vers la lueur qu'elle apercevait loin devant.

Ladite lueur était un flambeau qui éclairait une fourche et personne n'était en vue ni sans doute à proximité. Le couloir de gauche était parsemé de torches allumées, celui de droite était sombre. Ce genre de distinction aurait dû se faire plus tard et cela inquiéta Perséphone. Un mauvais pressentiment l'étreignit, quoiqu'elle reconnût les lieux.

Elle prit le couloir de droite et redoubla de vigilance. Familière de chaque avancée de roche, de chaque saillie, de chaque creux, de chaque coude du tunnel, elle avançait d'un pas assuré comme si ses yeux voyaient.

Tournant à droite, elle sursauta et s'arrêta net.

Un peu plus loin, une salle d'où s'échappait une lueur, des éclats de voix. Elle avait vu quelque chose bouger, mais une avancée de la roche à un mètre de là l'empêchait de distinguer quoi que ce soit. Elle se précipita derrière la saillie et guetta.

Il n'y eut pas long à attendre. Deux satyres rieurs tenaient la place, chacun une outre de vin en main.

Perséphone n'eut pas à patienter longtemps. Bientôt, l'ivresse les assomma et ils s'écroulèrent avec lourdeur. La reine des Enfers

marcha vers eux, tout à la fois hésitante et décidée. Elle souhaitait s'assurer de leur inconscience. Ce n'était pas utile, car elle n'était pas arrivée jusqu'à eux que déjà ils ronflaient à réveiller la terre. Rassurée, elle fouilla leurs poches et en sortit quelques pièces qu'elle conserva. Elle s'apprêtait à reprendre sa route, mais se retourna vers les deux hideuses créatures toujours endormies. « Pour avoir suivi le traître et tourné le dos au grand Zeus*, je vous interdis à jamais les Champs Élysées*. » Puis elle disparut dans le couloir sombre qui quittait la salle.

À l'extérieur de la grotte, Éos attendait, sur le qui-vive. Frottant ses mains l'une contre l'autre et soufflant dessus pour les réchauffer, en vain.

Le monde était enveloppé de brume. Les rares bruits de la forêt se faisaient cotonneux, comme baignés dans l'éther. Ce calme l'inquiétait. Tout semblait plongé dans une douce paix bienfaisante...

Perséphone continuait à s'enfoncer dans les Enfers, sans se soucier de ce qu'il se jouait – ou pas – à l'extérieur. À chaque foulée, son assurance s'affirmait. La damnation qu'elle avait infligée aux deux satyres lui avait fait du bien. Elle se sentait à nouveau reine en son royaume. Reine déchue à l'instar de son royal époux certes, mais reine tout de même.

Le couloir déboucha dans une immense caverne si haute qu'elle paraissait ne pas avoir de plafond, si grande qu'elle paraissait ne pas avoir de fin.

Deux statues de sphinges d'un basalte plus noir que du jais gardaient l'entrée. Assises, se léchant des plaies, elles avaient à l'évidence été battues. Pour les pousser à obéir aux nouveaux maîtres des lieux sans doute. Entendant arriver Perséphone, elles se redressèrent et grondèrent. Elle poursuivit pourtant sans peur.

La reconnaissant enfin, elles aplatirent têtes et oreilles et continuèrent leurs grondements.

« C'est moi, dit leur ancienne maîtresse pour les rassurer. Par Hadès, que vous a-t-on fait ? N'ayez pas peur, mes belles, je ne vous ferai jamais de mal. »

Puis, elle posa son index sur sa bouche pour leur indiquer de se taire. Les sphinges obéirent aussitôt et Perséphone les gratifia d'une caresse avant de poursuivre sa route.

Des feux de joie épars illuminaient la caverne çà et là. Une épaisse fumée noire en montait et dessinait, depuis plusieurs siècles, un nuage plus sombre que la nuit. Elle était arrivée dans l'Érèbe*. Des milliers de satyres se trouvaient là. Certains faisaient la fête et riaient à côté des feux, d'autres accueillaient les morts. Telle âme était destinée au Tartare et alors il convenait de s'amuser plus ou moins avec elle avant ; la tourmenter quelque peu, voire beaucoup pour certaines, comme pour lui donner un aperçu de ce qui l'attendait. Telle autre était destinée aux Champs Élysées et on lui indiquait le chemin avec lassitude, presque avec regret. Ces âmes bienheureuses, cependant, étaient plus rares. Combien de satyres étaient dissimulés dans l'ombre ?

Perséphone devait avancer au milieu des vies achevées et des serviles besogneux du traître.

Comment ne pas être reconnue ou torturée ? Comment rejoindre sans encombre le Styx* qui coulait à environ mille quatre-vingts coudées² de là ?

Elle fit quelques pas dans les ténèbres qui la protégeaient autant qu'elles la mettaient en danger. Le traître avait donné aux satyres la capacité de voir les ombres défunes dans l'obscurité. Certains, pouvant à l'occasion quitter le royaume souterrain pour

2. Cinq cents mètres.

aller tourmenter les vivants, avaient aussi la capacité de voir ces derniers ; de la voir. Dans ces ténèbres mouchetées de feux, ils étaient moins aveugles qu'elle.

Par chance, les satyres, s'ils possédaient l'arrière-train et les cornes d'un bouc, en avaient aussi l'odeur. La reine déchue se fiait ainsi à son nez pour les éviter.

Elle finit néanmoins par heurter quelqu'un. C'était l'âme d'un homme qui errait, ne sachant ce qu'il faisait là ni où il devait se rendre. « Excusez-moi », fit-il. Sitôt, trois satyres approchèrent, l'invectivant et lui demandant son identité. Perséphone s'éloigna aussi vite et discrètement que possible. Déjà, la malheureuse âme était rudoyée.

À l'orée de la lueur d'un feu, elle distingua un groupe d'âmes hébétées qui semblaient isolées ou à peu près. Les traits étaient tirés, le teint livide, comme il sied à des morts. Dans l'obscurité, Perséphone allait de gauche à droite, évitant toujours l'odeur des boucs. Parfois, celle-ci recouvrait tout. À son corps défendant, elle devait alors inspirer aussi fort qu'elle le pouvait pour en localiser les sources et changer de cap. Une main dure la saisit par le bras, la faisant sursauter. Partout, l'écœurant fumet était tel qu'elle ne l'avait pas senti arriver. Ni senti ni entendu au milieu du brouhaha général.

« Viens ici, toi ! Tu essayais de te sauver ? Tu ne risques pas, il n'y a aucune sortie ! Ha, ha ! Quand on vient ici, c'est qu'on a déjà les pieds devant ! »

Elle voulut s'insurger, lui dire qu'elle n'était pas celle qu'il croyait, mais elle se tut : par les temps qui couraient, il valait mieux être rudoyée comme une damnée que découverte comme reine déchue.

Il la traînait près d'un feu pour la regarder à la lumière. C'est alors qu'elle trébucha sur une pierre sortie du sol et qu'elle faillit

culbuter vers l'avant. Cela fit s'esclaffer le satyre qui la tenait toujours. Quelques instants plus tard, elle trébucha de nouveau. Le satyre en fut quitte pour une autre hilarité. Cependant, cette répétition fit connaître avec certitude à Perséphone l'endroit où elle se trouvait. Combien de fois n'avait-elle pas reproché cette double saillie rocheuse à Hadès ! Il aimait voir ou plutôt entendre les âmes buter là. Au bout de la millionième fois, c'était toujours le fou rire ! Elle compta dans sa tête : « Un, deux, trois, quatre. » Sitôt, elle poussa le satyre sur le côté tout en plantant ses ongles aussi fort que possible dans sa chair : l'hideuse créature la lâcha et tomba dans un puits sans fond.

Son cri attira l'attention de ses congénères, et Perséphone se rapprocha du groupe d'âmes repéré plus tôt et à côté duquel elle se trouvait désormais. Elle prit le même air vide et hébété et attendit que les satyres retournent à leurs occupations.

À y regarder de plus près, toutes ces âmes avaient déjà été molestées, et à plusieurs reprises. Toutes étaient silencieuses, résignées et attendant leur sort.

— Qui veut m'aider ? leur dit-elle enfin à voix basse pour n'être entendue que d'elles. Abjurez votre foi en Celui qui règne seul, aidez-moi et je vous récompenserai.

La plupart restèrent aussi bien muets qu'immobiles. Mais il y en eut un qui leva la tête.

— Abjurer notre foi en Dieu ? Arrière, démon, tu ne nous prendras pas au piège.

— Votre Dieu unique n'est qu'un usurpateur et un traître. Abjurez, vous dis-je. Aidez-moi et je vous récompenserai.

— Arrière, démon !

Cette fois, l'homme joignit le geste à la parole et la poussa violemment en arrière.

— Vous êtes tous condamnés au Tartare. Qu'avez-vous donc à perdre à abjurer ? demanda-t-elle en revenant.

Un autre homme et une femme la poussèrent à leur tour. Elle renonçait, s'enfonçait à nouveau dans l'obscurité quand une femme l'appela. Elle était jeune, tenait quelque chose dans ses bras.

— Attendez. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je dois me rendre au Tartare. Si vous m'aidez, je vous récompenserai.

— Je suis morte. Comme tout le monde ici. Comme vous. Comment pourriez-vous me récompenser de quoi que ce soit ?

— Comment êtes-vous morte ? Qu'avez-vous fait pour mériter le Tartare ?

— Je suis morte en couche avec mon bébé, dit-elle en montrant l'enfant endormi qu'elle tenait dans ses bras. Pourquoi parlez-vous toujours du Tartare ? Qu'est-ce que c'est ?

— Dans votre religion, c'est ce qu'on nomme l'enfer.

— Je ne crois pas avoir mérité l'enfer.

— Si vous m'aidez, je vous ferai entrer aux Champs Élysées.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est là où vont les âmes des justes.

— Et comment feriez-vous ça ?

— Je le ferai parce que j'en suis la reine. Votre Dieu unique est un usurpateur. Aidez-moi à replacer Zeus sur le trône du roi des dieux et je vous promets les Champs Élysées.

— ... Je n'ai pas peur de l'enfer. Mais mon enfant n'a pas vécu et c'est injuste. Faites-le revivre si vous êtes ce que vous dites et je vous aiderai.

— Seuls ceux dont l'âme doit aller aux Champs Élysées n'ont pas peur du Tartare. Les supplices y sont terribles. Pourtant, ce n'est pas en morte injustement damnée que vous parlez, c'est en mère. Je vous ouvrirai les Champs Élysées. Pour votre enfant en

revanche, je n'ai pas le pouvoir de le faire revenir à la vie. Néanmoins, je sais qui l'a. Abjurez votre foi au traître, aidez-moi et je jure sur le Styx de tout faire pour convaincre mon mari, le grand Hadès, et ma sœur, la puissante Artémis, de permettre à votre enfant de revivre.

La mère resta silencieuse un instant. Elle observait avec attention le visage dissimulé sous la capuche noire. Tout ici était noir, jusqu'aux vêtements de la reine des lieux. Enfin, elle abjura.

Les deux femmes partirent ensemble, se tenant par la main pour ne pas se perdre dans l'obscurité qui les enveloppait de nouveau. Perséphone n'avait rien expliqué à sa compagne de route sur ce qu'elle attendait d'elle ou pas. Aucun plan ne pouvait tenir dans le monde souterrain. Afin de déjouer toute tentative d'évasion du royaume duquel on ne revenait pas, Hadès y avait tissé un sort puissant destiné à contrecarrer tout plan ayant cet objectif. Or, si Hadès ne régnait plus et était prisonnier de son propre royaume, le sort demeurait. Désormais, seul le Dieu unique avait assez de puissance pour briser le sort ; ce que, bien entendu, il ne ferait pas. Les pouvoirs d'Hadès se retournaient contre lui.

Aller pas à pas, s'adapter au fur et à mesure était la seule chance de Perséphone – pour peu d'éviter de le penser trop fort.

Elle entendit un satyre arriver. Il titubait, trébuchait sans cesse. Son odeur fétide mêlait l'alcool et le musc d'un bouc qui aurait pataugé dans la boue et ses propres déjections des heures durant. C'en était insoutenable et cela donna aux deux femmes l'envie de vomir. La reine déchuée poussa l'âme damnée sur le côté pour éviter le satyre, mais celui-ci s'approcha de son allure piteuse et se posta devant elles.

Il voulut savoir ce que cette âme faisait là. Branlant, il manqua de tomber et se retint aux langes de l'enfant. Puis, il indiqua une longue file d'attente sur les bords du Styx et s'éloigna.

Cette nouvelle rencontre fit douter la jeune femme de l'aide quelconque qu'elle pourrait apporter. Pour autant, songeant avant tout à sauver son enfant, elle n'en dit rien.

Elles arrivèrent au Styx sans plus croiser personne.

La file d'attente promettait de leur prendre plusieurs jours. Perséphone devait pourtant accomplir sa mission avant la nuit. Elle demanda à la femme qui la suivait de patienter un instant, puis elle s'éloigna un peu pour se rapprocher de la rive, de l'autre côté du feu qui éclairait l'embarcadère. De là, elle regarda à droite, à gauche, et ne lui semblant pas qu'elle était observée, elle fit de grands signes à Charon*. Le passeur qui se trouvait sur sa barque au milieu du Styx, la voyant, la rejoignit.

— Maîtresse ! Vous ici ?

— Oui, Charon, mon ami. Comment vas-tu ?

— Je vais bien, Maîtresse. Mais prenez garde. Il a des yeux et des oreilles partout. Surtout ici. Si quelqu'un d'autre vous avait vue me faire signe...

— Je sais, Charon. Le risque était grand, mais nécessaire.

— Vous savez, si j'avais pu me ranger à vos côtés, je l'aurais fait. Mais qui aurait fait passer les morts ? Il faut bien conserver un peu de sens et d'ordre dans ce monde et...

— Personne ne t'adresse aucun reproche, Charon, ne t'inquiète pas. Tu as fait ce que tu devais. J'ai besoin de toi, mon ami.

— Je suis à vos ordres, Maîtresse.

Le vieil homme avait dit cette dernière phrase en s'inclinant avec respect.

Elle lui demanda alors un moyen de traverser le Styx sans délai et d'atteindre le Tartare au plus vite. Il lui indiqua une vieille barque à quatre cents coudées de là, le long du fleuve. Néanmoins, c'est avec hésitation qu'il délivra cette information, car il n'était pas certain que l'embarcation, âgée de quelques siècles déjà, résistât à

une nouvelle traversée. Et ce, d'autant plus que le moyen le plus sûr et le plus rapide de rejoindre le Tartare était encore de descendre le Styx. Les eaux en étaient glaciales. Malheur à celui ou celle qui tomberait dedans.

Perséphone, cependant, était décidée. Il fallait avancer. Il fallait avancer vite.

Elle glissa quelques pièces dans la main de son dévoué et loyal sujet et il repartit à la file d'attente prendre une nouvelle âme. Quant à sa reine, car elle le serait toujours pour lui, elle alla chercher celle de la femme morte qui avait abjuré sa foi par amour pour son enfant.

Contre toute attente, la vieille barque sut résister à la montée des deux femmes à son bord, et cela, bien que la manœuvre s'avérât périlleuse. L'une et l'autre manquèrent de passer par-dessus bord ; quant à la coquille de noix, il s'en fallut de peu qu'elle se retourne.

Le bébé dormait toujours. Sa mère le déposa à un bout de la barque, puis s'installa à côté de Perséphone pour ramer avec elle. Si le temps ne pressait pas, elles auraient pu laisser le courant les mener à son rythme. Le temps pressait cependant et il était exclu d'en perdre.

Entre elles, les paroles étaient rares. Des satyres et des âmes en transit pouvaient toujours les entendre depuis l'une ou l'autre rive. Par ailleurs, l'effort constant qu'elles s'imposaient pour arriver au plus tôt ne favorisait pas les échanges.

À mesure qu'elles quittaient l'Érèbe, l'obscurité décroissait et des jeux d'ombres naissaient. Ainsi, elles commençaient à deviner des silhouettes sur les berges. Perséphone accéléra encore l'allure, craignant qu'elles ne signalent leur présence.

— Êtes-vous sûre de vouloir aller plus vite ? La barque... je ne crois pas qu'elle résistera. Regardez, elle prend déjà l'eau.

— Ne crains rien. Tu ne risques pas de mourir noyée et ton enfant non plus. Vous êtes déjà morts. Quant à moi... Il n'y a jamais personne sur cet endroit du fleuve. Il y a donc peu de chance que quelqu'un regarde dans notre direction. Mais si ça arrive et que nous sommes découvertes, tout est perdu.

— Finir dans le fleuve nous retardera plus encore et attirera sur nous l'attention.

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— Maeglia, pourquoi ?

— Eh bien, Maeglia, si nous sommes découvertes, je ne pourrai tenir ma promesse et toi et ton enfant irez tout droit au Tartare. Maintenant, rame.

Deux heures plus tard, elles arrivèrent en vue du Tartare. Le lieu était plongé à jamais dans une pénombre crépusculaire, suffisante pour voir, manquant de ce quelque chose de la pleine lumière duquel on tire le bonheur, parfaite pour n'oublier à aucun moment que la vie est loin derrière soi, achevée pour de bon. Partout, les cris des damnés, des satyres qui s'activaient sur la chair ou sur l'os dans la plus pure passion du travail à accomplir. Ci et là, des âmes dont le tourment ne requérait, tel Tantale*, aucune intervention extérieure.

Perséphone et Maeglia menèrent l'esquif jusqu'à la rive et débarquèrent en silence. L'opération se révéla aussi périlleuse et délicate que l'embarquement. Elles y parvinrent néanmoins. Alors même qu'elles commençaient leur marche et que Perséphone venait de faire signe à Maeglia de ne pas faire de bruit, le bébé choisit ce moment-là pour se réveiller et pleurer.

Maeglia tenta de le faire taire, en vain. Il était propre, refusait le sein, semblait ne rien vouloir d'autre que pleurer.

Trois satyres vinrent, attirés par les cris. Perséphone se dissimula juste à temps derrière un gros rocher. Ils commencèrent

par rudoyer mère et enfant. Ils ne voyaient aucune anomalie dans leur présence. Il ne s'agissait là que de deux damnés de plus. Ceux-ci étaient bien trop nombreux pour qu'ils les connaissent tous ou qu'ils remarquassent leur arrivée. Enfin, comme le bébé ne voulait toujours pas se taire, l'un des satyres éclata de rire : c'était là le tourment de cette mère, son enfant pleurerait pour l'éternité sans qu'elle pût jamais le consoler. Sitôt le fait entendu, les trois satyres s'éloignèrent, laissant Maeglia à son tourment.

— Ils ont raison, dit Perséphone qui sortait de derrière le rocher. Votre enfant est l'instrument du Tartare. Il ne se taira pas.

Le Tartare choisissait parfois lui-même la forme que devait prendre la damnation de ses hôtes et avec souvent une redoutable ironie. Elle qui avait abjuré sa foi par amour pour son enfant était punie par lui, le royaume des damnés étant assujéti au nouveau maître des lieux.

— Vous m'avez promis que...

— Et je tiendrai ma promesse. Mais qu'importe où vous passerez votre éternité. Pour l'heure, nous sommes dans le Tartare. Nous ne pouvons plus avancer côte à côte. Quittez les berges du Styx, allez vers le centre de la plaine. Vous trouverez une grosse pierre noire haute et plate comme un autel. Attendez-moi là.

Là-dessus, Perséphone reprit sa marche le long du Styx. Être à nouveau seule, qui plus est en ce lieu maudit où tout un chacun pouvait voir n'était pas pour la rassurer. Avec Maeglia à ses côtés, elle s'était astreinte à garder la contenance qui sied à une reine. Cela l'avait forcée à tenir ses émotions à l'écart. À présent, elle se sentait plus vulnérable que jamais. Qui ne la dénoncerait pas pour adoucir sa peine ? Le sel qu'elle avait sur elle repousserait certes les satyres, néanmoins, ceux-ci alors donneraient l'alerte.

Ses angoisses ne l'empêchaient pas d'avancer. Trop de choses étaient en jeu, tous et toutes comptaient sur elle.

Cette considération, loin de la terrifier, lui donnait au contraire le courage nécessaire. Il n'était pas question d'hésiter, en rien, car il n'était pas question de choix.

Au milieu des cris de douleur et de détresse, des suppliques désespérées, un craquement lugubre se fit soudain entendre. D'où venait-il ? Un instant, tous, damnés et satyres, cessèrent leur activité et se turent pour tendre l'oreille.

Le monde des morts était souterrain et la roche, parfois, pour en rajouter à la souffrance perpétuelle, lâchait un bloc de quelques tonnes sur les pauvres hères. Ô, certes, ils n'en mourraient pas – ils l'étaient déjà. Hadès, alors encore roi en son royaume, avait jugé que c'était dans les détails, dont ce genre, que la perfection résidait. Le traître, quelle que fût son identité, lorsqu'il avait pris le pouvoir, avait trouvé l'idée à la fois simple et de bon aloi, en un mot, géniale.

Toutefois, le décrochage ne semblait pas être à l'ordre du jour. De nouveaux craquements se firent entendre, tout aussi sinistres que le premier, la peur demeura quelques instants encore. Puis, les satyres reprirent leurs œuvres et les cris recommencèrent.

Perséphone aussi s'était arrêtée le temps des plaintes sépulcrales. Bouger à ce moment-là l'aurait distinguée de tous. Elle reprit sa marche et ne quitta les berges du Styx qu'au plus près de la pierre qu'elle avait indiquée à Maeglia comme point de rendez-vous. Son pas rapide et affirmé attira sur elle l'attention de quelques satyres et l'un d'eux se dirigea vers elle. Il l'interpella à plusieurs reprises, mais elle poursuivit, faisant mine de ne pas l'entendre.

À côté de la pierre, Maeglia tentait en vain de calmer son bébé et surveillait la scène du coin de l'œil. Perséphone arrivait juste quand la main crochue et velue s'abattit sur son épaule. Les ongles noirs et pointus, qui avaient quelque chose de la griffe, s'enfoncèrent dans le vêtement et jusque dans la chair. Elle poussa

un léger gémissement et serra les dents. Elle avait une de ses mains dissimulée sous sa cape aux couleurs de la nuit de sorte que ni Maeglia ni quiconque ne pouvait la deviner. Le satyre retourna alors Perséphone pour lui faire face. Sans reconnaître la reine des Enfers, il fut surpris par l'absence de peur dans son regard. « Impitoyables. » S'il avait fallu un qualificatif pour les yeux de la déesse à ce moment-là, c'eût été celui-ci. « Assassins », « haineux », auraient pu aussi convenir. Le satyre, rompu depuis longtemps déjà au travail sur la chair, n'en fut déstabilisé qu'une seconde ou deux et n'en lâcha pas pour autant sa proie. Perséphone sortit de sous sa cape une pleine poignée de sel et la lui jeta au visage. « Arrière, satyre ! Sois maudit ! » lui lança-t-elle dans son élan. La brute puante et aveuglée par le sel, cette fois, recula dans un cri de douleur. La plainte, rauque et animale, fut d'une telle puissance qu'elle couvrit un instant celles des damnés et les pleurs du bébé. D'autres satyres accoururent. Perséphone attrapa Maeglia par le bras :

— Vite, pensez à aller de l'autre côté et posez votre main à plat sur la pierre.

— De l'autre côté ? De quoi ? Où ?

— Qu'importe ! Dépêchez-vous, vous dis-je, ils arrivent !

Maeglia s'exécuta et ils se retrouvèrent tous les trois dans un autre lieu, plus grand, plus lumineux peut-être, mais tout aussi clos, une autre région du Tartare.